

Une question de temps

Les derniers jours de Smokey Nelson de Catherine Mavrikakis,
Héliotrope, 304 p.

Manon Plante

Number 241, Summer 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67246ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Plante, M. (2012). Review of [Une question de temps / *Les derniers jours de Smokey Nelson* de Catherine Mavrikakis, Héliotrope, 304 p.] *Spirale*, (241), 82–83.

Une question de temps

PAR MANON PLANTE

LES DERNIERS JOURS DE SMOKEY NELSON de Catherine Mavrikakis
Héliotrope, 304 p.

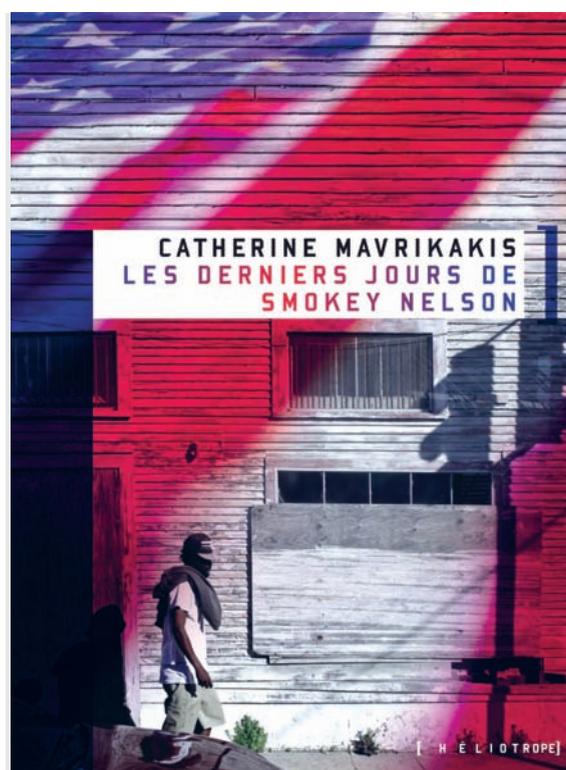
Que la lame se soit muée en aiguille ou que le gouverneur ait revêtu les oripeaux du roi n'illustre que les sombres comédies de l'histoire de la peine capitale, ce que ne manque pas de souligner le titre du dernier-né de Catherine Mavrikakis, où la folie bien américaine de Smokey Nelson semble s'enraciner dans un lointain XIX^e siècle français par l'écho fait au *Dernier jour du condamné* de Victor Hugo. Malgré la reprise, la romancière refuse de se soumettre à la même stratégie argumentative : nul lyrisme ne nous permet de nous apitoyer sur le sort du condamné, dont les pensées ne nous sont indirectement rapportées que l'instant d'un chapitre, le tout dernier. C'est bien là que se mesure la différence entre les deux textes : l'humanité défendue du condamné ne réside plus, comme chez Hugo, dans son aptitude à ressentir le monde, mais bien dans la part maudite et froide de sa folie.

LA TENTATION DE LA FOI

L'enjeu majeur de cette fiction réside certainement dans la confrontation entre l'irréductible absurdité de la vie telle que la pense jusqu'au bout le mis à mort et la tentation de la foi ressentie à des degrés divers par ceux qui ont été touchés de près par le meurtre sanglant d'une famille (père et mère, et, comble de l'horreur, leurs deux jeunes enfants) dans un hôtel de la banlieue d'Atlanta. Cette propension à la foi emprunte diverses formes du messianisme : chacun des personnages affectés par la tragédie s'efforce de savoir lire les signes du destin pour qu'enfin se dresse l'éclair du sens à l'horizon de leur vie. Ray Ryan, le père de la jeune maman tuée par Nelson, incarne

la plus pure tradition républicaine : face à l'inexplicable, il se tourne radicalement vers les bons soins de son Dieu afin que ses vœux de vengeance soient exaucés. Par sa voix omniprésente dans la conscience du personnage, le Dieu rageur de Ryan, veillant sur la terre d'élection que sont les États-Unis, lui fait miroiter la cathartique promesse de la loi du Talion : seule l'exécution du criminel peut laver la tache morale du quadruple meurtre commis par Smokey, l'un de ces « *hommes de couleur* » qui appartient à « *une race [...] à jamais fustigée [par Dieu] et [qui] le restera pour l'éternité* ». Une même logique est à l'œuvre dans la trajectoire des autres personnages : Sydney Blanchard, incarcéré un temps à la place de Smokey Nelson (manière de montrer que l'erreur judiciaire est possible et qu'au sud de l'Amérique, un Noir ne vaut pas mieux qu'un autre Noir), croit quant à lui que sa destinée s'inscrit sous la protection d'un autre dieu : Jimi Hendrix. « *Je suis né le jour de ta mort...* », raconte Sydney. *Toute ma vie, je l'ai vécue avec les signes que tu me faisais... Y avait trop de coïncidences, mon frère, pour que ces trucs-là ne veuillent rien dire...* » Enfin, Pearl

Watanabe, celle qui a parlé avec l'assassin le jour du meurtre et qui a découvert les cadavres dans la chambre d'hôtel, obéit elle aussi à la tyrannie des coïncidences. Véritable « *cadeau du destin* », Pearl est vue par ses parents comme « *le symbole de la reconstruction* » d'Hawaii, cette île marquée par les bombardements de la ville de Pearl Harbour qui donna son nom au personnage. Figure de réconciliation, de tolérance, il n'est pas étonnant que cette femme ait développé une spiritualité la laissant en dehors des distractions de la société et qu'elle tende autant à la sérénité du corps qu'à



celle de l'esprit. Loin d'être sous la tutelle de la tradition biblique ou de l'idole païenne, Pearl fait du quotidien sa religion et s'efforce d'interpréter les signes du destin afin de percevoir les miracles et coïncidences de chaque jour. Religion, superstition, spiritualité... chaque personnage croit d'abord fermement que l'accomplissement du sens est le préalable de toute vie sur terre.

L'ABSURDE RADICAL

Le traitement du thème de la peine de mort est donc indissociable chez Mavrikakis d'une herméneutique, de la tentation du sens. Plus largement, les trois personnages qui structurent leur cheminement par la croyance consolident ce qui rend possible et légitime la peine de mort sur le plan légal : « *La peine de mort, comme système de punition ou de dissuasion, permet à une société de se faire croire qu'elle est capable de distinguer sans erreur le bien du mal, le vrai du faux [...]. En effet, c'est par le meurtre légal que se condamne le meurtre illégal, c'est par la rationalisation et la normalisation du crime contre l'humain perpétré par la loi que s'éradiquent, pour l'État qui donne la mort, l'irrationalité et l'anormalité du crime* » (Catherine Mavrikakis, *Condamner à mort*). La foi fait donc partie du dispositif qui permet d'ordonner, de rendre lisible et intelligible un geste qui pourtant échappe à tout sens commun. Le recours à l'absurde dans le roman a alors pour fonction de faire s'effondrer toute prétention au sens de la vie humaine ; c'est donc souvent par ricochet que sont invalidés les fondements de la peine capitale. L'absurdité dévoilée est, au fond, le lot de tous les personnages. Une fois la prophétie accomplie et le condamné mort, Ray Ryan s'éteint dans son sommeil au moment où allait s'ouvrir l'au-delà du trauma, alors qu'il allait connaître enfin une vie où la douleur s'amenuise, où le présent allait lui livrer quelques plaisirs terrestres. Ainsi, la peine de mort ne se révèle être qu'un outil de l'absurde. Sydney Blanchard, lui, finit par enterrer son fol espoir d'être le double d'Hendrix et par apercevoir le vide sur lequel s'est érigée sa vie : « *Pourquoi ce Smokey doit mourir maintenant ? Au moment où moi, je cherche à renaître, à recommencer ma vie... [...]*

Toutes ces années en prison... Et moi, qui ai même pas apprécié tout le temps de ma liberté ! [...] J'ai pas vieilli et j'attends un signe, putain ! Si je me faisais exécuter vendredi, je serais content que quelque chose ait lieu... » Cette prise de conscience amène le personnage à se ressaisir et à rêver sa renaissance : l'appel de sa Louisiane maternelle, sa terre natale, prend ainsi le relais de l'idole Hendrix qui devrait lui permettre, enfin, de trouver le vrai sens de sa vie. Malheureusement, alors qu'il s'exalte en passant la frontière de la Louisiane, terre où « *les gens sont vraiment accueillants ! Pas tous... Pas les Blancs, parce que nous, on est Noirs, mais bon, c'est mieux qu'ailleurs* », c'est un Noir, un frère donc, qui le tire à bout portant, déjouant alors tous les espoirs, les dernières illusions de Blanchard. Quant à Pearl, elle est incapable de réconcilier l'avant et l'après de sa rencontre avec Smokey Nelson, l'avant et l'après de la catastrophe, comme son nom le prédisait, et préfère rejoindre dans la mort celui qui l'avait monstrueusement charmée, l'instant d'une conversation. Un à un, les personnages se subordonnent à l'absurdité, manière de conférer une souveraineté à Smokey Nelson qui, s'il s'est laissé tenté par l'espoir d'un miracle au cours de ses dix-neuf ans de pénitencier, n'a pu qu'expérimenter la manière dont se construit ce type d'illusion.

L'HABITABLE PRÉSENT

L'irrationalité de l'homme, Smokey la sait au cœur de lui-même ; c'est d'ailleurs la seule leçon tirée de ses propres meurtres : « *Depuis les meurtres, Smokey avait saisi que les êtres sont, malgré leur volonté, soumis à des influences, des humeurs ou des hasards qui leur échappent* ». L'écrivaine prend bien soin de tenir le condamné en dehors de tout processus de victimisation, tel qu'il est décrit dans l'essai *Condamner à mort* : « *La reconnaissance de sa propre part d'humiliation est le prix à payer pour toute réhabilitation sociale et l'on voit beaucoup de criminels se donner en spectacle comme victimes du système ou tourmentés par les réminiscences d'une enfance malheureuse.* » En préservant son personnage de cet apitoiement, en laissant ses crimes intacts, vierges de toute cause ou inten-

tion, l'auteure, paradoxalement, lui accorde la dignité. Nelson refuse donc d'insérer ses meurtres au récit causal de sa vie, refuse de les rationaliser et devient, par le fait même, le meilleur argument du roman contre la peine de mort. Alors que tous les autres personnages acceptent d'enfermer leur vie dans les balises préétablies d'un destin, d'une mission, d'un sens à accomplir, Smokey Nelson est, malgré la prison, malgré la condamnation, l'homme qui exerce le plus sa liberté et sa responsabilité. Le condamné est bien loin d'un Ray Ryan, par exemple, chez qui l'existence humaine paraît continuellement humiliée par l'impénétrable mystère divin. Dans cette logique religieuse, l'homme ne saurait intervenir d'une quelconque façon sur le monde, ce qui cantonne ses actions à n'être que des avatars de liberté. Plus encore, souscrire à une telle vision de l'existence maintient l'homme sous le joug d'une perpétuelle ignorance puisque sa vie, déjà écrite, est le fait d'un sens lointain, à jamais différé. À cela aussi, le condamné à mort échappe puisqu'au livre du destin, il oppose le savoir : en effet, pour apprendre à mourir, Smokey s'en remet aux livres qui lui permettent de se représenter en détail sa propre mort.

Plus qu'aucun autre personnage, Nelson invite à se rendre responsable du présent : nul au-delà, nul futur, ne peut être contemplé de son point de vue, tout comme le refuge en un paradis perdu maternel lui est défendu, lui qui a vu sa mère devenir Médée et accepter, parce qu'il doit en être ainsi selon la loi divine, la mort de son propre fils. Dans la captivité, dans la solitude, le condamné, figure de l'homme lucide, reprend donc « le temps volé par Dieu » et nous intime de l'habiter par la pensée. Ce Prométhée ambigu, qui offre un grand rire à la vanité de nos certitudes, ne cesse d'interroger ce que l'on souhaite véritablement assassiner dans le geste inique de la mise à mort et ne cesse de débusquer à quels nouveaux dieux nous acceptons de nous vouer. †